Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 234

Artikel: Hygiène pratique
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251694

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

quand elle arrivait, couverte d'applaudissements. on la voyait pâlir et dans son œil se fondait une sorte de crainte troublée.

Cela durait une seconde.

Une volonté ferme chassait l'indécision de la minute d'avant et sa voix s'élevait dans un silence impressionnant.

Le public est terriblement exigeant.

Il la voulut dans les entr'actes, seule, dans un monologue, ou n'importe quoi.

A moins d'exciter la ville contre une troupe entière, le directeur dut accéder.

Marie-Rose parut.

Elle-même avait écrit, en vers, un récit simple, touchant, qui répondait à son état d'âme. La comédienne y mit tant de cœur qu'elle pleura de vraies larmes en scandant la finale suppliante:

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, mais à lui la joie ! »

Electrisée, la foule jeta des fleurs, et, parmi les fleurs, des bijoux.

Un, plus intrigant, peut-être plus épris que d'autres, jura de savoir, par n'importe quel moyen, quelque chose de sa vie. Avec deux complices qu'il posta à chaque issue du théâtre, le soir même il apprenait qu'elle demeurait rue Fontgiève.

— Cette femme ne marche pas, elle vole... quelqu'un l'attend sûrement dans son logis, lui dit-on.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter un sentiment follement jaloux qui naissait.

Le lendemain, de bonne heure, l'admirateur de Marie-Rose était aux aguets devant la maison habitée par l'actrice.

Sans fard, vêtue d'un costume brun, avec un grand chapeau noir qui auréolait sa tête, à dix heures, l'apparition sortit tenant dans ses mains gantées deux des bouquets qu'on lui avait offerts dont un : le sien.

Le cœur de l'homme battit. Où portait-elle ces fleurs ?

Il la suivit.

Elle traversa la place de Jaude, prit la rue Neuve, jeta une lettre à la poste, monta la place d'Espagne et arriva, dans le vieux quartier du Port, à l'église de Notre-Dame.

L'homme eut une hésitation.

Il devait se tromper. Cette femme n'était pas la comédienne qu'il avait vue sur les planches...

Pourtant, même démarche, même profil !...

Et ces fleurs ? les siennes !...

Comme suggestionné, il marcha derrière elle.

Elle trempa sa main dans la coquille pleine d'eau réparatrice, ralentit son pas, alla droit devant elle dans une allée latérale et descendit à la crypte.

Il descendit aussi, mais il s'arrêta au premier tournant de l'escalier sombre en pierre. Il ne voulait pas la troubler.

De sa place obscure il pouvait tout voir dans les rayons des cierges allumés.

La comédienne s'arrêta.

Elle posa les bouquets à l'intérieur du grillage qui entoure le chœur, mit genoux en terre, s'assura qu'elle était seule par un regard circulaire, leva sa voilette, joignit les mains, et les yeux suppliants, fixés sur la Vierge noire, à voix haute, avec les mêmes spasmes névralgiques que sur les planches, elle dit, pour le passionnément adoré, la même phrase que la veille :

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, à lui la joie !... »

Elle fondit en larmes.

L'homme frissonna.

L'émotion de Marie-Rose ne dura pas. Habituée à cacher sa douleur, elle se tamponna les paupières, baissa la gaze de son chapeau, se leva et prit l'escalier opposé à celui par lequel elle était descendue.

Trois fois, il la suivit dans la crypte où elle se rendait à chaque lendemain de représentation, et trois fois, il lui vit déposer les fleurs de la veille et prier la même prière ..

— Madame... hasarda-t-il un jour à la sortie de l'église, sous le portique ogival, n'êtes-vous pas celle qui depuis deux mois...

— Joue sur la scène ? Si monsieur, dit-elle en le fixant. Seriez-vous, vous, un de ceux qui applaudissez chaque jour celle qui pourtant ne le mérite guère...

Oh ! taisez-vous...

— Monsieur, continua-t-elle en l'interrompant, avec une tristesse infinie, merci de vos bravos. Ils excitent contre la comédienne la jalousie de ses collègues, mais ils sont pour elle la cause de son maintien dans la troupe et l'assurance que l'être aimé ne mangera pas le pain des pauvres.

Comme il la regardait, elle reprit en souriant malgré les larmes qui tombaient.

— C'est mon mari... j'avais seize ans quand j'ai été unie à lui qui en avait vingt. Notre vie errante l'a épuisé... Pourvu qu'il me reste ! Pourvu que j'aie toujours le courage de faire entendre aux foules des chants d'allégresse quand j'ai l'âme brisée !... Pourvu que le malheur ne s'attache pas à mes cothurnes !...

— Madame, voudriez-vous me permettre ?

— Rien, monsieur, rien, je ne permets rien... Je défends au contraire un seul pas en faveur de la comédienne ; vous la feriez horriblement souffrir. Elle ne peut et ne doit avoir d'autre pensée et d'autre but que d'arracher son malade à la mort. Elle va rentrer et chanter pour le distraire : il aime tant sa voix ! Oubliez l'actrice, monsieur et évitez-la...

Marie-Rose s'inclina.

Plus blanche qu'un suaire, elle partit.

A la représentation du lendemain, une émeraude entourée de diamants tomba à ses pieds.

Dans l'écrin, avait été glissée une minuscule banderole avec ces mots :

« A la plus sublime des femmes, de la part de son plus respectueux admirateur. »

Jean Kervall.

Hygiène pratique

Les Cheveux.

Saint Ambroise — les saints quelquefois songent au profane, — dit : « La chevelure est honorable aux vieillards, vénérable sur la tête d'un prêtre, terrible sur celle d'un guerrier, séante aux jouvenceaux, de bonne grâce aux femmes et mignonne aux enfants. »

La chevelure à tous est utile, elle préserve le crâne des chocs, des rigueurs du froid et des rayons solaires ardents. Elle a été mise par la prévoyante Nature sur la boîte osseuse contenant le cerveau pour la protéger des intempéries, des coups et meurtrissures.

De tout temps et partout elle fut en honneur. Chez les rois, chez les nobles et chez les sauvages. Autrefois, on ne voyait guère de chauves, les cheveux posusaient aisément, se renouvelaient et leur chute actuelle est due en grande partie à l'arthritisme, au travail intellectuel, aux excès de table et de plaisir. Elle est due encore au trop grand soin mis à la prévenir.

Les pommades, les eaux, les schanpoings sont des agents de calvitie précoce ; plus on veut forcer la nature plus elle se venge. Le meilleur moyen d'entretenir abondante et souple la chevelure est de la tenir propre, bien brossée, bien nette ; la peau du crâne, excitée par la brosse, éprouve une réaction tonique ; ensuite, on doit soigner l'état général dont la chute des cheveux dénote un appauvrissement. S'il y a maladie du bulbe pileux, l'hygiène est alors impuissante, car son but est de prévenir plutôt que de guérir, quoique souvent elle y arrive toute seule.

Un des meilleurs moyens de se préserver de la terrible olopécie est, outre la propreté, d'entretenir l'aération de la tête. Les cheveux sont de véritables plantes, il leur faut de l'air, et les étouffer sous de lourds chapeaux, les tirer, les tordre serrés, ne pas les exposer hors des pièces chauffées et closes, est source de ruine pour eux.

Lorsqu'on le peut, il faut pendant quelques instants laisser les cheveux sur le dos, libres, sans cordons, sans tresses. Il faut accorder une heure de repos et de liberté à ces plantes vivaces et condamnées à être échafaudées, brûlées au fer, tordues et déprimées. De la sorte, on assurera leur vitalité.

Beaucoup de migraines viennent de l'arrangement des coiffures, de leur tension exagérée, de leur poids. Nombre de malades se sont guéris en se tondant, en relevant en brosse leurs cheveux. Mais pour les femmes, comme ce système aurait peu d'adeptes et que la mode, ennemie de la nature, veut la frisure, l'échafaudage, le crépon, les peignes, les épingles, remédions-y en dénouant aussitôt que possible ces édifices gênant et en laissant flotter soit en tresse lâche, soit librement notre toison naturelle, c'est d'abord fort joli et l'intimité de la famille permet la liberté d'être à l'aise entre les siens, au foyer.

Nos grand'mères portaient presque toutes des bonnets le jour, et la nuit elles en mettaient deux ! un serre-tête et par dessus un bonnet tuyauté. Au moyen âge les femmes avaient des voiles qui tombaient jusqu'aux genoux ; vers le XIIe siècle elles eurent des bourrelets pour adapter le voile et les hommes admirent les chapels. Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, portait une mitre de soie brodée d'or ; avec Charles VI vinrent les hennins, bonnets à deux cornes ! Les coiffures, très hautes sous Charles VII s'abaissent, ensuite jusque vers Louis XII, époque où fleurit le chaperon garni de perles. Eléonore d'Autriche, femme de François 1er, apporte d'Espagne les toques ornées de plumes. Sous Henri II, les dames et damoiselles se frisent les cheveux et Marguerite de Valois est la première qui inaugure l'usage de se montrer tête nue, couronnée de perles. Il y a quelques années les faux chignons étaient en honneur ; à présent on y a heureusement renoncé pour revenir à la simple et légère coiffure grecque ; mais que nous réserve l'invention de demain ?

Renée d'Anjou.

« Boulevard de France » à Odessa

Les fêtes franco-russes ont eu leur écho dans la capitale méridionale, c'est à dire à Odessa. Une troupe nombreuse de membres de la Colonie française de cette ville ont été envoyés à St-Pétersbourg à la rencontre de M. Loubet. Ils ont eu l'honneur de présenter au président des vues du futur « boulevard de France » qu'on arrange à Odessa en l'honneur de l'alliance franco-russe de la visite de M. Loubet. L'organisation du boulevard vient d'être commencée. Il prendra naissance en ville et conduira à la « petite Fontaine » lieu aimé pour les villas situées au milieu de la verdure et sur le rivage rocailleux de la mer.

Du haut de la côte on a une vue ravissante. Le chemin qui conduisait à la « petite Fontaine » était très incommode, très étroit et allait en ligne courbe, mais maintenant il s'élargit et prend un aspect bien agréable. Ce sont les propriétaires des villas qui le construisent à leurs frais,